

# Introduction

La plupart des pulsions peuvent se diviser en deux groupes : les pulsions de possession et les pulsions créatrices, selon qu'elles visent à acquérir, ou à garder quelque chose ne pouvant être partagé, ou à introduire dans le monde une chose de valeur, telle que la connaissance, l'art ou la bonne volonté à propos desquels il n'y a pas de propriété privée. Je considère comme étant supérieure une vie basée sur les pulsions de création et comme inférieure celle qui est inspirée par l'amour de la possession. Les institutions politiques ont une grande influence sur les dispositions des hommes et des femmes et devraient être de nature à favoriser le sens créateur au détriment du sens de la possession. Bertrand Russell, *Principes de reconstruction sociale*, 1916.

## 1. Capitalisme et cupidité

*Greed is good.* Ainsi claironne Gordon Gekko, l'homme d'affaires prototypique incarné par Michael Douglas dans le film *Wall Street*, réalisé par Oliver Stone en 1987. Avec Gekko, la cupidité, traditionnellement tenue en philosophie pour un vice relevant de l'activité de l'homme « dérégulé », pour paraphraser Aristote, devient non seulement une vertu mais le cœur même des rapports sociaux de l'être humain. C'est son mouvement sans fin qui agence en effet les hiérarchies sociales, fait les réussites, expose aux échecs, en mobilisant en permanence l'individu supposé rationnel vers la poursuite de ses intérêts bien compris.

La froideur et la brutalité du personnage du film d'Oliver Stone permettent sans nul doute d'y voir une illustration claire du modèle anthropologique qui accompagne depuis ses débuts le fonctionnement du capitalisme. Si l'on admet en effet que le capitalisme ne se limite pas à un système économique, mais constitue également un système symbolique et culturel qui valorise ce que Castoriadis (1922-1997) aurait appelé des « significations imaginaires sociales », recommande certaines conduites et en bride d'autres, alors il repose sur une certaine « anthropologie ». Par là nous entendons une certaine vision des motivations premières de l'être humain et de la façon dont elles le conduisent à mener son existence à la fois individuelle et collective. Or, de *La fable des abeilles* (1714) de Mandeville (1670-1733) jusqu'au *Capitalism and Freedom* (1962) de Milton Friedman (1912-2006), un fil court qui relie la défense de l'organisation capitaliste de la société à la valorisation de la cupidité. C'est bien Friedman, inlassable propagandiste des vertus du marché libre, maître de l'École de Chicago et conseiller spécial de Ronald Reagan à l'origine de la doctrine du TINA (*There Is No Alternative*, sous-entendu : « au capitalisme ») qui a fait sienne la devise *greed is good*, en la popularisant notamment auprès du public américain dans une série d'émissions télévisées intitulées *Free to Choose*, diffusées dans les années 1980.

Ce qui était valable dans cette décennie, dans un contexte qui demeurerait celui de la guerre froide, est-il pour autant admissible au XXI<sup>e</sup> siècle, dans des conditions mondiales différentes, où la question écologique notamment impose une nouvelle conception du risque aux Gordon Gekko contemporains ? Certains analystes pourraient très bien montrer que la devise du businessman de *Wall Street* reste encore trop imprégnée d'une doctrine rationnelle de l'intérêt bien compris qui ne suffit plus à épuisier la variété et la richesse des comportements induits par le capitalisme contemporain, lequel implique de prendre des décisions dans un contexte incertain, où l'irrationalité est permanente. On aurait ici affaire à une psychologie de l'investisseur, dont l'existence même consiste à s'exposer constamment aux plus grandes pertes, au prix d'une énergie débordante. En ce sens, certains laudateurs du capitalisme contemporain n'hésitent pas à mobiliser les notions de « potlatch » et de « dépense », provenant de la sociologie maussienne et de sa reprise chez Georges Bataille (1897-1962). Ainsi de George Gilder (né en 1939), qui dans *Wealth and Poverty*, ouvrage de 1981 ouvrant les mandats de Ronald Reagan, présentait l'économie de l'offre de la manière suivante :

L'offre incessante des entrepreneurs, inventant des emplois, accumulant des inventions, et tout cela longtemps avant qu'un bénéfice en retour soit reçu, tout cela sans aucune assurance que l'entreprise n'échouera pas, constitue un mode du donner qui dépasse largement en extension et par sa générosité essentielle, tout rite primitif d'échange. Donner est l'impulsion vitale et le centre moral du capitalisme.<sup>1</sup>

Enrôler l'auteur de *l'Essai sur le don*<sup>2</sup> pour légitimer l'esprit d'aventure des hommes d'affaires contemporains ne devrait pas démobiliser la critique. Dans son approche séduisante de l'offre capitaliste comme « potlatch » risqué, George Gilder se garde bien de souligner les biais qui faussent la concurrence et l'accès libre à l'information sur le marché pour le consommateur (la publicité, l'obsolescence programmée par exemple), dans un but d'accumulation du capital. Le prétendu « don » des chefs d'entreprise n'est qu'un détour pour maximiser des profits bien réels, alimentant la croissance du capital. En ce sens, comme l'avait vu Marx (1818-1883), la « cupidité » demeure bien au centre d'un système aveugle d'auto-valorisation.

Le plus important pour le propos qui va suivre, au-delà du rapport des dominants à la cupidité, est de considérer la manière dont s'est répandue chez les gens ordinaires l'idée que la poursuite individualiste de l'intérêt constitue par elle-même un bien. Dans leur ouvrage *La nouvelle raison du monde*<sup>3</sup>, Pierre Dardot et Christian Laval en donnent une clé possible. Recomposant la genèse du « néo-libéralisme » contemporain mais aussi des formes de vie qu'il promeut, les auteurs utilisent la notion foucauldienne de « rationalité gouvernementale », développée dans les cours de 1978-1979 au Collège de France, et publiés sous le titre *Naissance de la biopolitique*. Loin de se limiter à une idéologie du marché libre et non faussé (excluant donc l'intervention de l'État), le « néo-libéralisme » apparaît comme une activité de structuration et d'organisation des pratiques étatiques et des comportements individuels. C'est en cela qu'il s'apparente à une « rationalité gouvernementale », une procédure de direction des conduites humaines, qu'il s'agisse du rapport aux autres

- 1 G. Gilder, *Wealth and Poverty*, New York, Bantam Books, 1981, p. 34. Sauf mention contraire, toutes les traductions sont nôtres.
- 2 M. Mauss, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* [1925], Paris, PUF, 2012.
- 3 P. Dardot, C. Laval, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2010.

ou du rapport à soi-même. Dans leur analyse, Pierre Dardot et Christian Laval mettent en avant trois types de conduites permettant de produire les sujets nécessaires au développement du « néo-libéralisme ». Tout d'abord, l'injonction au choix dans un contexte consumériste. Du plus significatif (le lycéen chargé de présenter un « projet d'orientation » crédible à travers la multitude des voies d'orientation proposées) au plus anodin (le voyageur contraint de choisir son billet des semaines en avance pour bénéficier du meilleur tarif), chacun se voit sommé d'intégrer la norme du risque pour chaque choix existentiel. Cette responsabilité du choix innerve ensuite la valorisation individuelle des compétences, dans une logique auto-entrepreneuriale qui colonise le vécu en le soumettant à la logique du rendement. Le brouillage des frontières entre la sphère du travail et la sphère privée achève enfin de résorber les vies des sujets néo-libéraux dans l'impératif de performance en fonction d'objectifs à court terme.

Dans ses fondements anthropologiques, le monde préparé par le « néo-libéralisme » présenterait donc les traits suivants : un état de concurrence généralisée, la mentalité de survie qui l'accompagne nécessairement, ainsi que le narcissisme (au sens du critique social américain Christopher Lasch – 1932-1994) de sujets soumis à la double injonction de performance et de jouissance, pour qui les autres n'ont d'autre importance que les rassurer quant à l'image qu'ils donnent. Tout cela crée le contexte d'un triomphe ordinaire de la devise *greed is good*. Une question peut dès lors être posée : bien que ces traits soient propres au « néo-libéralisme », défini selon les auteurs à partir du colloque Lippmann tenu en août 1938 à Paris, ne ramènent-ils pas néanmoins à une certaine vision du monde social propre au libéralisme du XIX<sup>e</sup> siècle ?

L'un des mérites de l'ouvrage de Pierre Dardot et Christian Laval sur le plan de l'histoire des idées consiste pourtant dans la distinction soignée qu'ils effectuent entre le libéralisme du XIX<sup>e</sup> siècle, marqué par une « phobie de l'État » dans sa fonction administrative – clairement exprimée par exemple chez Herbert Spencer (1820-1903) – et le néo-libéralisme qui s'appuie de façon prépondérante sur le rôle incitatif de l'État, chargé de fournir le cadre juridique d'une concurrence loyale. En ce sens, leur analyse se démarque singulièrement des critiques de la « logique libérale » qui présupposent une unité du libéralisme. C'est le

cas des ouvrages de Jean-Claude Michéa<sup>4</sup>, dont la thèse, de plus en plus massive, est telle que l'on risque de ne plus voir très bien contre quoi faire porter la critique si des penseurs aussi différents qu'Adam Smith (1723-1790), Jean-Baptiste Say (1767-1832), John Stuart Mill (1806-1873), Herbert Spencer, Walter Lippmann (1889-1974), Friedrich Hayek (1899-1992) ou John Rawls (1921-2002) se trouvent réunis sous la seule bannière du « libéralisme ». Néanmoins, s'il convient de distinguer libéralisme et « néo-libéralisme » en tant que systèmes politique et économique, nous défendrons dans cet ouvrage l'idée que dans leurs pratiques ordinaires, les sujets « néo-libéraux » continuent d'activer un vieux fonds d'attitudes prônées notamment par le libéralisme spencérien, à l'époque de floraison de ce que l'on a appelé le « darwinisme social » : compétitivité dans un environnement concurrentiel, valorisation de l'intelligence stratégique, survie par l'adaptation, encouragement à la performance. De ce point de vue précis, une continuité se dessine et la même guerre économique, censée découler de la constitution de la nature humaine, fait rage, à la différence près (mais conséquente) que les normes de la compétition s'appliquent désormais aussi de soi à soi, et non seulement vis-à-vis des autres.

## 2. Situation de Kropotkine

Dans la quatrième partie de ses *Principes de morale*, intitulée *Justice* et publiée en 1891, Herbert Spencer écrivait ceci :

Telle que la nature humaine a toujours existé dans le passé et telle qu'elle existe autour de nous, l'homme qui, par la supériorité de ses qualités physiques ou mentales ou par une faculté de travail supérieure, recueille des gains qui dépassent ceux des autres hommes, ne leur abandonnera pas de plein gré cet excédent ; quelques rares individus y consentiront peut-être, mais ils seront loin de représenter la moyenne de l'humanité. Le fait que la moyenne supérieure ne fera pas l'abandon volontaire du surcroît d'avantages acquis par sa supériorité implique l'usage de moyens coercitifs et entraîne l'emploi nécessaire de la force. Les deux partis le savent : la foule des inférieurs détient un pouvoir de contrainte physique supérieur, et les communistes prétendent que l'équité justifiera la

4 Voir notamment les ouvrages écrits à partir de *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*, Paris, Climats, 2008. La perspective semble parfois manquer de nuances, sur cette question en particulier (en dépit de bien d'autres mérites) notamment dans *Le complexe d'Orphée*, Paris, Climats, 2011.

coercition nécessaire de la minorité fortunée par la majorité jusqu'ici moins avantagée. [...] il est à peine nécessaire de rappeler qu'un système s'inspirant de cette doctrine causerait la dégénérescence des citoyens et la décadence de la communauté. La suppression de la discipline naturelle, qui maintient toute créature à l'état d'adaptation aux activités qu'exigent les conditions de la vie, aboutirait inévitablement à l'inaptitude à la vie et à une disparition soit lente, soit rapide des races qui essaieraient de s'y soustraire.<sup>5</sup>

À la même époque, aux États-Unis, William Graham Sumner (1840-1910) pouvait déclarer : « Les millionnaires sont les produits de la sélection naturelle, agissant sur l'ensemble du corps social pour choisir ceux qui correspondent aux exigences d'une certaine tâche ».<sup>6</sup>

Ces deux citations de deux grands intellectuels de l'époque précisent les relations étroites en cette fin de XIX<sup>e</sup> entre le social-darwinisme et le libéralisme. Par « social-darwinisme »<sup>7</sup>, il faut entendre la tentative d'exporter vers le domaine social le mécanisme de sélection et d'élimination central au cœur du schéma de transformation des espèces naturelles proposé par Darwin en 1859 dans *L'origine des espèces*. On constate que Spencer comme Sumner partent d'un postulat de continuité entre le domaine naturel et le domaine social. Sur cette base, un transfert des lois qui décrivent l'évolution naturelle devient possible, et permet d'assimiler ce qui est socialement désirable à ce qui semble nécessaire selon les lois de la nature. Selon Spencer, dans un contexte social et politique juste, celui qui met le mieux en valeur ses capacités sans empiéter sur la sphère d'action d'autrui (protégée par un État réduit à ses fonctions régaliennes) se trouve légitimement habilité à recevoir les gains résultant de son esprit d'entreprise. D'un point de vue biologique, on dira donc qu'il s'est adapté de la façon la plus heureuse aux circonstances du milieu social et économique. Dès lors, toute exigence que l'individu contribue

5 H. Spencer, *Justice*, Paris, Guillaumin et Cie, 1893, p. 118-119.

6 W. G. Sumner, cité par Michael Löwy, « L'affinité élective entre social-darwinisme et libéralisme. L'exemple des États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Darwinisme et société*, P. Tort dir., Paris, PUF, 1992, p. 165.

7 Tout au long de notre réflexion, nous utiliserons l'expression « social-darwinisme », au lieu de l'expression « darwinisme social ». Ceci pour mieux marquer encore qu'il ne s'agit jamais, avec les philosophies de Spencer ou Sumner, de penser un darwinisme à tendance sociale, autrement dit coopérative ou socialiste. On évitera donc toute confusion avec une éventuelle « gauche darwinienne » (pour reprendre le titre d'un petit ouvrage de P. Singer, *Pour une gauche darwinienne*, Paris, Cassini, 2002), et l'on considérera la mention « social » comme la simple indication de la tentative de transférer telles quelles les lois d'évolution naturelle au domaine social.

à des efforts collectifs et redistribue une part de ce qu'il possède sans qu'il ait pu auparavant statuer sur l'intérêt pris à cette contribution s'apparente à un vol des capacités individuelles, ou encore à une atteinte intolérable à la liberté personnelle de faire usage de ses talents comme on l'entend, dans le cadre de consentements contractuels. L'État redistributeur, administrativement actif, initiateur des *poor laws*, est bien entendu visé par Spencer, mais tout autant « les communistes », c'est-à-dire tous ceux qui partiront du postulat d'une inscription sociale de l'être humain, laquelle recommande une reconnaissance de l'héritage et un sens de la dette.

Mais ce qui doit particulièrement retenir notre attention dans ce passage, et qui sera parfaitement explicite dans la citation de Sumner, c'est l'analogie naturaliste utilisée pour justifier l'organisation libérale de l'économie. En effet, pour Spencer, sur la base d'une égale liberté pour chacun d'user de ses talents ou de sa propriété comme il l'entend, l'ordre social progressera, dans un contexte concurrentiel, selon le mécanisme de « survie des plus aptes »<sup>8</sup>, et parallèlement d'élimination des inaptes. Il y a là une loi inéluctable, fondée en nature, et qui devrait par cela même incarner la plus parfaite justice. Supposons qu'un ouvrier tombe malade et se fasse subtiliser sa place par un camarade plus vaillant : ce déclassement ne serait, d'un point de vue spencérien, que le résultat nécessaire de l'inadaptation sociale. En somme, il vaut mieux que des individus malades ou défaillants rencontrent une mort précoce afin que de nouvelles générations mieux adaptées aux réquisits de l'ordre social voient le jour. C'est cela qu'exprime Sumner avec la brutalité de ceux qui pensent avoir la nécessité de leur côté, en proclamant que les « millionnaires sont les produits de la sélection naturelle ». Idée qui appelle d'ailleurs son complément : si nous ne laissons pas les lois naturelles organiser la préservation du type supérieur, nous devrions accepter la propagation des inadaptés, et il en découlerait les conséquences délétères pointées par Spencer lorsqu'il évoque le « déclin de la communauté ».

Le principal argument du libéralisme économique, lorsqu'il enrôle les mécanismes évolutionnaires darwiniens au service de son apologie de la concurrence libre et non faussée, gage à la fois de la croissance économique et du développement des talents individuels, consiste à s'en

8 Cette expression est communément attribuée à Darwin. Pourtant, elle est bien une création de Spencer, et n'apparaît pas dans l'édition originale de *L'origine des espèces*. C'est à partir de la cinquième édition de son maître-ouvrage que Darwin la reprend.

remettre à la nature. En effet, si l'on peut passer sans rupture de la nature à la société, alors ce qui fait loi chez les êtres vivants en général fera loi chez le vivant humain. D'où la dimension d'implacable nécessité des discours social-darwiniens, parlant, comme le fait Spencer, depuis une définition de la « nature humaine » elle-même.

Cette légitimation par le recours à la nature pose un défi à la critique sociale, et l'on sait l'une des voies préférentielles choisie pour y faire face : développer une critique de l'illusion « naturaliste », autrement dit de l'idée selon laquelle on partirait d'une essence humaine dotée d'un certain nombre de traits immuables pour établir ce qu'il est juste ou non d'attendre de la vie humaine en société. La référence à Marx s'impose ici : de l'idée développée dans la sixième des *Thèses sur Feuerbach* (1845), selon laquelle l'essence humaine est, dans sa nature, « l'ensemble des rapports sociaux » à la critique des « robinsonnades » libérales dans l'introduction à la *Critique de l'économie politique* (1857), la pensée de Marx se défie de toute continuité stricte entre le naturel et le social, qui ferait fi de la dimension historique de l'existence humaine. Il existe pour Marx une spécificité du social, qui détient ses lois propres, sur lesquelles doit précisément s'appuyer la critique sociale. Frappé et intéressé, à l'instar d'Engels, par *L'origine des espèces*, Marx tient compte de la science darwinienne. Mais il se refuse à en faire un outil d'étude de la société. La discontinuité entre nature et société qui en résulte est bien marquée dans une longue note du chapitre XIII du livre I du *Capital*, consacrée à la machinerie et à la grande industrie. Appelant de ses vœux une histoire critique de la technologie qui déterminerait l'apparition des technologies en relation à un besoin précis de l'humain, Marx établit la comparaison suivante :

Darwin a attiré l'attention sur l'histoire de la technologie naturelle, c'est-à-dire sur la formation des organes des plantes et des animaux en tant qu'instruments de production de la vie des plantes et des animaux. Mais l'histoire de la formation des organes productifs de l'homme social, de la base matérielle de toute organisation particulière de la société, ne mérite-t-elle pas la même attention ? Et ne serait-elle pas plus facile à exposer puisque, comme le dit Vico, l'histoire des hommes se distingue de l'histoire de la nature en ce que nous avons fait l'une et pas l'autre ? La technologie révèle le comportement actif de l'homme envers la nature, le procès immédiat de production et de sa vie, donc aussi des conditions sociales de son existence et des conceptions intellectuelles qui en découlent.<sup>9</sup>

9 K. Marx, *Le Capital. Livre premier. Le procès de production du capital : critique de l'économie politique*, Paris, PUF (Quadrige), 1993, p. 417-418.



La mention du philosophe napolitain Giambattista Vico (1668-1744), dont le paragraphe 331 de la *Science nouvelle* sur le passage d'une étude de la « *res extensa* » à la « *res humana* » est interprété dans le sens d'une philosophie de la praxis, rend bien compte des intentions de Marx. Dans cette citation, penser la technologie c'est penser le procès de production des conditions de la vie sociale. Plus largement, partir du principe que le monde civil et historique est plus aisé à connaître parce que les hommes l'ont fait contribue à renforcer l'idée d'une intelligibilité propre au social, autonome par rapport au domaine naturel. Ce parti pris critique, qui soutient la conception matérialiste de l'histoire et son usage de la méthode dialectique pour pointer les contradictions sociales, a été fort bien résumé dans le discours d'Engels sur la tombe de Marx, en 1883. L'auteur de la *Dialectique de la nature* (ouvrage fortement marqué par ailleurs par l'évolutionnisme) avançait ainsi « De même que Darwin a découvert la loi du développement de la nature organique, Marx a découvert la loi du développement de l'histoire de l'humanité ».

Par rapport à cette tradition critique que nous appellerons, par commodité, « discontinuiste », l'œuvre du savant et anarchiste russe Pierre Kropotkine (1842-1921) se présente dans un réel décalage. Si, au-delà du manque traditionnel de reconnaissance de la pensée anarchiste dans le cadre universitaire (il n'y a pas de départements de philosophie, par exemple, consacrés à l'anarchisme, comme il peut y en avoir pour le marxisme), et en dépit de la redécouverte récente de sa pensée par les anarchistes eux-mêmes<sup>10</sup>, la pensée de Kropotkine demeure moins bien connue que celle de Marx et des marxistes, c'est peut-être aussi que, dès le départ, son positionnement critique ne lui facilitait pas la tâche. En effet, ce problème majeur occupera une bonne partie du présent ouvrage : là où il aurait été plus commode, face aux légitimations naturalistes de la concurrence et de l'accaparement des richesses par une minorité, d'adopter une critique sociale anti-naturaliste (ou discontinuiste), le travail scientifique de Kropotkine a consisté à lutter pied à pied contre l'argumentaire social-darwiniste *sur le terrain de la nature et du darwinisme*. Avec Kropotkine, et en revenant vers le contexte de production de ses thèses majeures, nous défendrons donc l'idée qu'un

10 Voir à ce sujet la revue *Réfractations. Recherches et expressions anarchistes*, « L'entraide. Un facteur de révolutions », n° 23, automne 2009.

naturalisme critique pourrait encore constituer une arme de poids dans la lutte contre les justifications anthropologiques du capitalisme, celles qui énoncent que ce système est indépassable dans la mesure où il correspond intégralement aux traits essentiels de la nature humaine, parmi lesquels la cupidité et l'égoïsme concurrentiel. Par l'expression de « naturalisme critique », nous entendrons essentiellement trois choses : 1) la position de principe selon laquelle l'homme n'est pas un « empire dans un empire » (pour paraphraser) mais s'inscrit dans la continuité de l'évolution naturelle ; 2) l'idée selon laquelle cet héritage naturel se manifeste sous la forme de besoins de coopération qui appellent leur développement et leur satisfaction dans un cadre culturel et social approprié ; 3) la proposition conséquente selon laquelle la nature humaine ainsi considérée constitue une instance critique pertinente pour juger la société présente et orienter la vision d'une société future meilleure. Or, chez Kropotkine, ces trois points tournent autour d'une connaissance achevée des travaux de Darwin (1809-1882), mais également de son prédécesseur dans la voie du transformisme, Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829).

### 3. Kropotkine : le savant et l'anarchiste

Évoquer la figure de Kropotkine, à la fois dans l'histoire générale des idées politiques et dans l'histoire particulière de l'anarchisme n'est pas chose aisée, si l'on s'efforce de ne pas tomber dans la mythification. En effet, de prime abord, la vie de Kropotkine expose une dramaturgie fascinante<sup>11</sup>, celle d'un « prince de l'anarchie » refusant son destin militaire et académique dans les cercles de la noblesse russe pour devenir théoricien et militant du mouvement anarchiste constitué sur les décombres de la Première Internationale, à partir de 1872. « Le prince anarchiste », c'est d'ailleurs le titre de la biographie fondatrice de Kropotkine par George Woodcock et Ivan Avakoumovitch.<sup>12</sup> Les biographes relèvent par ailleurs certaines formules, l'une d'elles frappée par Oscar Wilde (1854-1900) dans son *De Profundis*, à propos de la perfection morale d'un

11 Nous invitons le lecteur à consulter à ce propos les éléments de biographie de Kropotkine en fin de volume.

12 G. Woodcock, I. Avakoumovitch, *Pierre Kropotkine. Le prince anarchiste*, Paris, Calmann-Lévy, 1953. La biographie a été rééditée en 1997 par les éditions Écosociété.

Kropotkine comparé à un saint de Russie, un « Jésus blanc ». De fait, la dimension morale du combat anarchiste occupera une place prépondérante dans l'œuvre de Kropotkine, et spécifiquement dans sa critique du social-darwinisme. Mais avant d'effectuer des incursions du côté de la philosophie morale, Kropotkine acquiert d'abord une formation scientifique de haut niveau à l'école du corps des pages du tsar Alexandre II (1818-1881). Les années de formation de Kropotkine sont décisives dans la mesure où elles correspondent aux années du « dégel », c'est-à-dire la période qui a suivi le règne extrêmement coercitif de Nicolas I<sup>er</sup> (de 1825 à 1855), où les cours de science politique, par exemple, étaient interdits. À partir de 1855 un bouillonnement critique émerge, sous l'influence du publiciste et philosophe Alexandre Herzen (1812-1871). C'est l'époque des premiers articles sur le travail des femmes, l'apparition de réflexions libérées de toute censure à propos de l'éducation mixte. Le roman *Pères et Fils* d'Ivan Tourguéniev traduira en 1862, d'une manière controversée, l'aspiration des franges de la jeunesse à un monde débarrassé de la censure et de la superstition, et orienté par les découvertes de la science. Dans ce contexte, on ne s'étonnera pas (il faudra y revenir plus longuement) qu'un ouvrage comme *L'origine des espèces* ait pu pénétrer aisément en Russie.

Ce climat politique émancipateur préside donc à la formation scolaire de Kropotkine, qui contre les attentes familiales se décide pour un service militaire en Sibérie orientale alors que son rang de page personnel du tsar lui promettait la carrière la plus brillante dans la capitale. Dans cette période qui s'étend de 1862 à 1866, Kropotkine accumule plusieurs expériences fondatrices. Son espoir d'un changement politique réformiste, au principe de son choix d'une zone éloignée du pouvoir central russe comme la Sibérie, se heurte vite à la réalité de la pesanteur bureaucratique et de la corruption du pouvoir. En cette période, de sérieux doutes commencent à émerger sur la possibilité d'une action politique organisée de haut en bas. En même temps, en anthropologue, Kropotkine observe l'organisation sociale de petites communautés sibériennes et de peuples reculés, dont l'inventivité institutionnelle et le sens de la coopération, à mille lieues du pouvoir central, le frappent durablement. Enfin, en géographe et naturaliste, il pratique une expédition en Mandchourie, qui aiguisera sa lecture critique des analyses de *L'origine des espèces* sur le rôle central de la sélection, à l'épreuve d'un milieu peu densément peuplé et soumis à l'extrême rigueur du climat.

À son retour de Sibérie, Kropotkine se spécialise en géographie, intégrant la Société géographique impériale à Saint-Petersbourg. Cette spécialisation disciplinaire ne sera pas sans influence sur sa critique anarchiste de la société, et il conviendra d'y revenir en temps voulu. On constatera seulement pour l'instant que fort de son expérience sibérienne, Kropotkine refusera le poste de secrétaire général de la Société de géographie qui lui était offert dès 1871, voyagera en Suisse et dans le Jura, où les communautés anarchistes subissaient l'influence imposante de Bakounine, pour adhérer presque instinctivement à l'anarchisme en 1872. Dans ses *Mémoires*, il relate ainsi le moment de sa « conversion » à l'anarchisme, qui inclut un élément indubitablement moral :

L'exposé théorique de l'Anarchie tel qu'il était présenté alors par la Fédération Jurassienne, et surtout par Bakounine ; la critique du socialisme d'État – la crainte d'un despotisme économique, beaucoup plus dangereux que le simple despotisme politique – que j'entendis formuler là, et le caractère révolutionnaire de l'agitation, sollicitaient fortement mon attention. Mais les principes égalitaires que je rencontrais dans les montagnes du Jura, l'indépendance de pensée et de langage que je voyais se développer chez les ouvriers, et leur dévouement absolu à la cause du parti, tout cela exerçait sur mes sentiments une influence de plus en plus forte ; et quand je quittai ces montagnes, après un séjour de quelques jours au milieu des horlogers, mes opinions sur le socialisme étaient faites : j'étais anarchiste.<sup>13</sup>

Revenu en Russie, il prendra largement sa part dans la deuxième vague de l'« aller au peuple », ce mouvement par lequel les jeunes intellectuels russes s'efforçaient d'influencer les masses travailleuses dans le sens de la révolution sociale. Il sera ainsi arrêté en 1874 pour ses menées subversives. Commencera alors une vie d'exil, où Kropotkine deviendra l'un des théoriciens, sinon le théoricien le plus respecté du mouvement anarchiste international.

Sur ce plan théorique précisément, il n'est pas simple d'établir la réelle qualification de Kropotkine. Il n'aimait pas être tenu pour un philosophe. L'étiquette, trop abstraite, lui donnait l'impression d'un individu discourant à distance confortable de la pratique. Il s'est spécialisé en géographie, a donné en ce sens de réelles contributions à la cartographie, en rétablissant notamment la structure orographique de l'Asie. Mais ses ouvrages abordent aussi bien l'histoire (notamment celle de la

13 P. Kropotkine, *Autour d'une vie. Mémoires*, Paris, Stock, 1971, p. 293-294.

Révolution française, dans une somme intitulée *La Grande Révolution, 1789-1793*), l'anthropologie, l'urbanisme (dans l'ouvrage de référence *Champs, usines et ateliers*, datant de 1898), l'éducation, la criminalité, l'éthique et bien évidemment la biologie de l'évolution. Il est donc préférable, comme l'a fait récemment Philippe Pelletier<sup>14</sup> en envisageant des croisements entre son œuvre et celle d'autres géographes anarchistes comme Élisée Reclus (1830-1905) ou Léon Metchnikoff (1838-1888), de le qualifier de polymathe, auteur « transdisciplinaire » dirions-nous aujourd'hui, tenant d'un certain idéal d'unité encyclopédique du savoir hérité des Lumières.

Au sein de l'œuvre kropotkinienne, nous isolerons préférentiellement deux moments, même s'il sera nécessaire d'effectuer des éclairages par d'autres textes. Tout d'abord *L'entraide. Un facteur de l'évolution*, ouvrage publié en 1902 et tenu pour la principale contribution de Kropotkine à l'histoire des idées. Reste cependant à déterminer quelle est la partie de cet ouvrage qui est la plus prisée. Si l'on a tendance à y voir, à juste titre, un essai de réfutation des thèses du social-darwinisme par le recours à des données qui constitueront l'essentiel de la future éthologie, il faut néanmoins considérer que cette discussion n'occupe que l'introduction et le premier chapitre de l'ouvrage, alors que quatre autres chapitres traitent de l'évolution des traditions d'entraide dans un tableau historique qui s'étend des peuples « sauvages » à la société industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, en passant par les temps de la « barbarie » et l'avènement de la « civilisation ».<sup>15</sup> L'essentiel consistera donc à saisir comment, en révisant l'interprétation darwinienne d'une évolution des espèces par sélection et élimination, de manière à souligner le rôle de l'entraide dans la nature, Kropotkine parvient à fonder un discours pratique relevant de

14 P. Pelletier, *Géographie et Anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff et d'autres*, Paris – Saint-Georges d'Oléron, Éditions du monde libertaire / Éditions libertaires, 2013. Voir notamment le chapitre 1 de la première partie pour la caractérisation « transdisciplinaire » des géographes anarchistes.

15 Il faudra revenir sur les moments de transition entre ces époques historiques, dont l'exposition est héritée de l'anthropologue Lewis Morgan (1818-1881) tout en lui faisant subir une significative torsion. Chez l'auteur de *La société archaïque*, les peuples chasseurs-cueilleurs sont considérés comme les « sauvages », les éleveurs comme les « barbares » et les agriculteurs comme les « civilisés ». Or, chez Kropotkine, c'est véritablement la ville du Moyen Âge qui correspond à la phase de la « civilisation ». Autre manière de dire qu'avec la ville, le legs coopératif de la nature se trouve appelé à se déployer dans le domaine de l'artifice.

l'anarchisme. La question du passage de l'étude de la nature à l'étude de la société fait ici retour, et appelle une lecture complémentaire à celle de *L'entraide*. Elle est disponible dans une série d'articles de biologie<sup>16</sup> parus de 1910 à 1919 dans les colonnes de la revue scientifique *The Nineteenth Century*, qui présentent la particularité de revenir aux enseignements de Lamarck pour compléter les analyses darwiniennes développées dans *L'entraide*. Nous défendrons par conséquent l'idée qu'à eux deux, ces moments de l'œuvre kropotkinienne constituent un socle scientifique crédible, dont on a de bonnes raisons de penser qu'il s'approche de la vérité, pour une vision anarchiste de la société, débarrassée à la fois des incitations capitalistes à la cupidité et de la pesanteur étatique déresponsabilisante.

Ce trajet de Darwin à Lamarck se présentera en trois grands moments. Il s'agira d'abord d'exposer dans une première partie le sens et la portée de *L'entraide*, autour de la réception spécifiquement russe de l'œuvre de Darwin (chapitre I). Nous serons alors davantage en mesure de déterminer quelles furent les cibles réelles du maître-ouvrage de Kropotkine, et par là même de reconsidérer les rapports entre notre auteur et une figure comme Herbert Spencer (chapitre II). Une importante partie fera l'objet d'une discussion des critiques adressées à la méthode ainsi qu'à la vision de la nature de Kropotkine, ce qui sera l'occasion d'une confrontation avec les thèses de la sociobiologie (chapitres III et IV). Il s'agira de voir dans un dernier moment comment la reprise des thèmes lamarckiens a pu fournir à Kropotkine des solutions par rapport à certains points aveugles de *L'entraide* (chapitre V). Les prolongements de ce débat mené au tout début du XX<sup>e</sup> siècle entre le néo-lamarckisme et le darwinisme devront être enfin considérés à l'aune de la victoire scientifique de la théorie darwinienne combinée à la génétique, sous l'aspect de la « synthèse néo-darwinienne » (chapitre VI).

16 Notre traduction intégrale annotée de cette série d'articles scientifiques au cœur du débat entre néo-darwinisme et néo-lamarckisme est disponible à l'adresse : <http://books.openedition.org/enseditions/5114>.